

Fil d'Ariane

Gilles Paquet, avril 2018

Les sociétés modernes veulent avancer vers un progrès qui ne tolère aucun obstacle. Ce progrès soulève des questions de fond ayant un impact moral et religieux indubitable. A la morale, on préfère une éthique conçue pour s'ajuster à l'évolution des mentalités préparées activement par les médias. La pensée religieuse, quant à elle, est gentiment priée de ne pas s'exprimer dans le domaine public ; encore heureux qu'elle puisse tenir une place dans l'intimité des foyers.

Pour suivre les recommandations du saint pape Jean-Paul II, il m'a semblé utile de souligner la place éminente que la philosophie thomiste peut et doit tenir dans ces débats (où elle n'est pas conviée), eu égard aux enjeux épistémologiques qui sont en cause.

1. Les sciences dites fondamentales élaborent des *modèles théoriques* n'ayant pas nécessairement d'application immédiate. Les sciences dites expérimentales ont pour objet propre les accidents survenant aux substances existantes en vue de comprendre les lois qui les régissent et de gérer convenablement les biens dont l'homme dispose pour améliorer son sort.

Pour affiner leur compréhension du réel, les sciences expérimentales doivent faire des hypothèses qui se traduisent par des *modèles conceptuels* – plus ou moins précis – qu'il faut ensuite éprouver par des observations suffisamment nombreuses ou par des expérimentations reproductibles. Ces "probations" se traduisent par des démonstrations dont la validité repose sur les acquis des sciences fondamentales et sur les progrès techniques réalisés dans tous les domaines scientifiques connexes. En définitive, les sciences fondamentales et expérimentales ne répondent jamais à la question *pourquoi ?* ; elles répondent à la question *comment ?* Elles ont donc un caractère utilitaire et sont, le plus souvent, l'objet d'un enjeu économique, voire politique.

Les modèles conceptuels sont des outils de persuasion puissants conçus pour emporter l'adhésion des bailleurs de fonds qui ne disposent pas forcément des clés pour en comprendre les mécanismes ; quand l'enjeu est important, les modèles sont protégés car ils contiennent le savoir et le savoir-faire ; l'informatique est à cet égard remarquable puisqu'elle peut aisément masquer le contenu pour ne présenter qu'une "vitrine" très convaincante. Au pire, les modèles conceptuels ne sont que des tenues de camouflage destinées à tromper délibérément certains publics à des fins commerciales et/ou idéologiques.

La morale doit donc avoir un droit de regard sur la science et, à notre époque, il y a urgence à rappeler que la science doit gérer au mieux des intérêts de la collectivité, et non de quelques entités qui s'approprieraient le savoir pour servir leurs intérêts particuliers. *C'est donc la morale qui est en cause et non la vérité* car il n'y a pas de vérité à chercher dans la nature elle-même ni dans les modèles qui la représentent : ces modèles sont justes ou ils sont faux d'un point de vue strictement scientifique et ils sont bons ou mauvais d'un point de vue de leur usage moral.

Tant que la morale est sauve, il n'y a donc aucune incompatibilité entre la science et la foi catholique ; c'est ce que Jean-Paul II a rappelé dans son discours à l'Académie Pontificale des Sciences du 10 novembre 1979.

2. La théologie de son côté a pour objet de défendre le donné révélé. Elle n'a donc pas d'hypothèses à formuler. Les explications qu'elle doit fournir ont un seul but : soutenir la foi des croyants ; elle se dévoie lorsqu'elle prétend percer le for interne de la Sainte Trinité ; elle se fourvoie lorsqu'elle se mêle de spiritualiser la science. Le théologien ne sert que son orgueil si son langage n'est compris que de lui seul. Pour servir ses frères, le théologien doit tenir un langage qui soit compris de ses contemporains à qui il doit la juste interprétation de la Révélation dans l'obéissance aux évêques : cette juste interprétation soutient le croyant, elle interpelle l'incrédule et elle irrite certains irréductibles. La juste interprétation doit être raisonnable, mais la raison ne peut pas convertir les cœurs : Dieu seul le peut. Ceci dit, la théologie peut, et même doit s'émouvoir des propositions qui sont dangereuses pour la foi ; pour cette simple raison, la théologie doit s'assurer que la science n'outrepasse pas les limites qui sont les siennes. Lorsque le danger est par trop grave, c'est au Siège de Pierre de protéger le troupeau en liant ou en déliant. L'Église le peut parce qu'elle possède *la Vérité révélée : Jésus-Christ*.

3. La philosophie occupe un terrain à la fois vaste et escarpé entre la science et la foi. Son terrain c'est celui qui s'offre à la raison : il est vaste au point qu'on peut se perdre entre tout et son contraire : entre le matérialisme le plus étriqué et l'ontologisme le plus abscons. Le terrain est escarpé et, pour le dominer, il faut gravir une montagne métaphysique que la science ignore (c'est bien normal) et que les philosophes modernes dédaignent (c'est bien leur droit) ; on perçoit très bien cette difficulté à propos de la notion d'espèce comprise de façon très flexible et changeante lorsqu'il s'agit des espèces taxinomiques des scientifiques ou de la notion d'espèce en métaphysique.

En ce domaine, l'aveuglement clérical est consternant. Pire encore, les prétendus thomistes qui se prévalent de leur maître pour mieux le trahir sous prétexte qu'il ne dit pas le contraire de ce qu'ils pensent ; ils entraînent derrière eux une cohorte d'ingénus qui ne voient pas où est le mal et qui se mettent à son service, sans même s'en rendre compte.

Les débats les plus épineux exigent qu'on revienne à la métaphysique classique, celle de saint Thomas qui parvenait si bien à distinguer l'*actu essendi* existant *hic et nunc* et le *conceptus* mis en place par l'intellect. La vie existe-t-elle ? Il faut répondre : non ! Seuls les êtres vivants existent. Le mouvement existe-t-il ? Non plus ; le mouvement n'existe pas en soi, mais les réalités tangibles qui se meuvent dans l'espace existent bel et bien, indépendamment de celui qui les observe ; le temps est un être de raison puisque c'est un comptage effectué avec quelque chose qui se meut et que l'on étalonne avec autre chose qui se meut aussi. Aristote avait parfaitement compris cela, mais pas Bergson. Les espèces existent-elles ? Il faut encore répondre non ; une espèce c'est un concept, une quiddité que l'on prédique de plusieurs individus qui présentent des caractères similaires ; des substances individuées existent mais l'espèce qui les regroupe est un être de raison.

Bref, le philosophe doit surveiller sans cesse son propos sous peine de tomber dans un *essentialisme* vapoureux qui peut bien exciter son cerveau mais se solde inéluctablement par un naufrage (comme ce fut le cas pour la scolastique tardive) ; à l'opposé, il peut aussi tomber dans un *existentialisme* pâteux qui ramène tout à du vécu personnel, installe partout le relativisme et rend toute communication improductive et inutile.

La position du philosophe réaliste est donc très inconfortable car il doit :

- faire sans cesse le ménage devant sa porte pour éviter deux erreurs opposées : *réifier les principes et les essences* ; et, à l'opposé, *réduire le réel à son essence* pour faire de cette essence un être en acte ; une philosophie qui ne sait plus comment éviter ces erreurs n'est pas crédible ; pire, elle est dangereuse.
- renoncer à toute compromission avec l'*idéalisme* sous quelque forme qu'il se présente ;
- quitter l'illusion qui pourrait le porter à spiritualiser directement une démarche scientifique qui se serait indûment transformée en *cosmogonie matérialiste* ;
- débusquer les *falsifications du thomisme* qui fourvoient la métaphysique dans la recherche d'un concordisme forcé, pour "être à la mode" avec le scientisme du moment, fut-ce au détriment de la vérité ; « Mais qu'est-ce que la vérité ? » disait déjà Pilate.
- conserver l'équilibre sur les lignes de crête métaphysiques sans tomber ni du côté de l'*intrincésisme* qui pense que la matière la plus vile possède en germe (*logoï spermatikoi*) toutes les potentialités de la matière la plus noble ; ou, à l'opposé, du côté de l'*extrincésisme* qui exalte le pouvoir prédéterminant des formes ; poussées par leur logique propre, ces deux erreurs n'accordent aucune place aux causes secondes.

Le but n'est pas de pourfendre, ni probablement de convaincre ; *la philosophie doit servir la vérité* par la recherche incessante de l'*adaequatio rei et intellectus* ; seule la métaphysique peut dégager la substance profonde des choses au-delà de leurs apparences accidentelles ; autant dire que la recherche de la vérité est vaine hors de la métaphysique.

Servir la vérité et faire reculer l'erreur c'est déjà bien ; *contemplare et tradere* c'est toujours mieux, car c'est surtout parce qu'elle est belle qu'on adhère volontiers à la vérité.